



BIBLIOTHÈQUES

QUI N'A JAMAIS RÊVÉ DE MONTER À BORD DU *NAUTILUS* et d'être invité par le capitaine Nemo à découvrir son navire, à profiter de ses extraordinaires capacités techniques, mais aussi des trésors de sa bibliothèque ? La gravure de l'édition originale du roman de Jules Verne, *Vingt Mille Lieues sous les mers*, par Pierre-Jules Hetzel est, à ce titre, fort suggestive : on y voit une petite partie des « douze mille » ouvrages qui composent la cartographie mentale de ce prince indien devenu un tyran des mers. Des volumes somptueusement reliés et sertis dans « de hauts meubles en palissandre noir, incrustés de cuivre ». Un lieu d'étude privilégié, et, précise Nemo, à l'abri de toute distraction : « Où trouverait-on plus de solitude, plus de silence [qu'] au plus profond des mers ? » Pour autant, les habitudes de lecture du fier capitaine du Nautilus ne sont pas aussi normées qu'on pourrait le croire : qu'ils soient de science, de morale ou de littérature, ses livres ne sont nullement classés et Nemo lisait ce « que sa main prenait au

hasard ». Et voici la plus belle justification de cette entrée : vous rappeler que ce dictionnaire n'a pas vocation à être lu dans l'ordre alphabétique, mais qu'il est une invitation à voyager, au gré des courants d'idées et des utopies prolongées de la science-fiction. La fascination des créateurs, artiste et auteurs, de science-fiction pour la bibliothèque, qu'elle soit idéale ou interdite, que ses volumes soient de papier ou de cristal, ou entièrement numériques, est sans doute née là, au fond des océans, en clin d'œil aux richesses de l'Atlantide. À dire vrai, une autre fiction la justifie, sur un mode plus surréaliste : « *La bibliothèque de Babel* » de Jorge Luis Borges (1899-1986). Dans cette nouvelle, l'auteur argentin y décrit un lieu de savoir si vaste qu'y chercher un ouvrage relève du pèlerinage plutôt que de l'emprunt. La structure en défie la raison : « *L'univers, que d'autres appellent la bibliothèque se compose d'un nombre indéfini, et peut-être infini, de galeries.* » S'il ne s'agit pas de science-fiction au sens strict du terme, le texte, qui date de 1941, a été repris dans maintes anthologies et publié en France dans le no 110 de la revue *Fiction*, en 1963. La bibliothèque nous fascine, c'est ainsi.

Du point de vue de la tradition utopique, la bibliothèque nous présente souvent un double visage : soit elle est « idéale », un lieu purement conceptuel, soit elle se situe à l'équerre du réel et n'est accessible qu'aux initiés — ce que Michel Foucault appelle une « hétérotopie ». Dans les deux cas, elle nous renvoie au vieux rêve platonicien de la « sophocratie », le gouvernement par le savoir ou ceux qui le détiennent, ces fameux philosophes aux âmes d'or et aux études sans fin.

Notre genre de prédilection s'abreuve à ces possibilités, joue malicieusement avec elles et, bien sûr, en invente d'innombrables. Dans *L'An 2440, rêve s'il en fut jamais* (1771), première utopie située dans le futur, Louis-Sébastien Mercier (1740-1814) explique que la « bibliothèque du roi » ne contient que des livres utiles. Dans cet avenir, où

trionphent le rationalisme et la simplification, ont été supprimés les « *auteurs qui ensevelissaient leurs pensées sous un amas prodigieux de mots* ». On se surprend à souhaiter que, pour une fois, la réalité dépasse la fiction, même si la logique de l'autodafé, que préconise Mercier, est associée dans notre histoire aux pires régimes totalitaires. En réponse, presque caricaturale, il faut citer la Bibliothèque qui apparaît à maintes reprises dans l'univers de la plus célèbre des séries britanniques de SF, *Doctor Who*. De la taille d'une planète, cette bibliothèque, construite au cinquantième siècle, contient « *tous les livres qui ont jamais été écrits* » [1]. Elle s'enorgueillit d'un index général qui prend la forme du « *plus grand disque dur jamais conçu* », protégé par un antivirus de la taille d'une lune. Créée par le savant Feldman Lux pour y sauvegarder l'esprit de sa fille, Abigaïl, la Bibliothèque est si vaste que même le Docteur s'y perd ! On peut retenir également la Grande Bibliothèque de l'Ordre Jedi sur la planète Ossus, dans l'univers de *Star Wars*. Créée dans le but de constituer un centre d'entraînement et de documentation à la fois, elle contient « *des milliers de documents traitant de la Force, de l'Histoire de l'Ordre, ainsi que des arts et de la sagesse Jedi. Conservés sur des supports variés, allant du simple manuscrit au stockage numérique.* » [2]

La bibliothèque n'est pas toujours un simple décor de l'action, aussi fascinant soit-il. Elle en devient souvent l'enjeu. Elle se constitue pour répondre à une crise de civilisation ou pour permettre un changement politique. Il arrive qu'elle devienne le symbole d'une liberté menacée. Enfin, elle n'est pas toujours constituée de « livres » à proprement parler. Dans le premier cas, on pense à la mission que se donne la Première Fondation, dans le cycle phare d'Isaac Asimov, « *Fondation* ». Le père de la psychohistoire, Hari Seldon, cherche à réduire l'âge de barbarie qui s'ouvrira inévitablement à la chute de l'empire galactique, et cela nécessite une bibliothèque. Comme

l'expose Asimov dès la première nouvelle du cycle : les trente mille membres de la Fondation « se consacrent à la préparation d'une Encyclopedia Galactica. Ils ne l'achèveront pas de leur vivant [...]. Mais l'œuvre sera terminée quand Trantor tombera, et toutes les principales bibliothèques de la Galaxie en posséderont un exemplaire [...], rien ne sera perdu ». On retrouve ici tout l'esprit encyclopédique et utopique des Lumières, et ses ambiguïtés, car se pose la question de l'utilité des savoirs accumulés. On notera que l'auteur s'amuse à émailler l'ensemble des textes du cycle d'extraits choisis de ladite *Encyclopedia Galactica*, pour montrer à ses lecteurs que le combat pour la conservation du savoir est déjà gagné et que l'enjeu narratif de ses récits n'en est pas l'issue, mais bien les péripéties qui y mènent. Le cycle de « *Fondation* », au fond, c'est la fiction *sophocratique* par excellence, et Platon n'aurait pas fait mieux qu'Asimov s'il avait vécu en son siècle !

Parfois, c'est le droit à la lecture, l'accès même à la culture qui est attaqué dans les univers volontiers dystopiques de la science-fiction. Comme dans cet épisode marquant de *La Quatrième Dimension*, intitulé « *L'homme obsolète* », et dans lequel est jugé, sommairement et par un tribunal peu regardant sur les droits de la défense, un simple... bibliothécaire. Un petit homme qui incarne à lui seul une profession honnie. Lors de son exécution, pour obsolescence, retransmise en direct, il obtient le droit de lire la Bible à voix haute jusqu'au tout dernier instant, en présence du procureur, pour ridiculiser le régime totalitaire qui le condamne. Ainsi, l'individu peut devenir un livre vivant, et une communauté d'hommes, une bibliothèque. C'est ce qu'illustre *Fahrenheit 451* de Ray Bradbury (1920-2012). Les dernières scènes du roman sont inoubliables : Montag, le pompier initialement chargé de brûler les livres, en vient à intégrer une communauté de rebelles, chargés de les mémoriser, mot à mot, pour leur permettre de renaître un jour, réimprimés. Dans ce futur totalitaire, son rôle renvoie à

celui des moines copistes des abbayes médiévales : préserver, transmettre.

Lorsqu'on évoque la place des bibliothèques dans l'univers de la science-fiction, en France, citer des œuvres, fussent-elles de la plus grande importance, ne saurait suffire. L'amour de la famille SF pour les livres et leur sauvegarde s'exprime tout autant en dehors du champ strict de la narration. Il y a des actes qui sont, disons, *constitutifs* plus que narratifs : ainsi, nombreux sont les érudits à avoir constitué des bibliothèques à faire pâlir d'envie ceux d'Alexandrie et de Babel réunis ! Il faut citer parmi les plus remarquables bibliophiles Francis Saint-Martin, le regretté Joseph Altairac, l'auteur Claude Ecken, ou encore l'éditeur André-François Ruaud. Toutes leurs bibliothèques, bien qu'elles soient physiques par leur structure, se voient conférer, du fait de leur si minutieuse et patiente constitution, une dimension utopique. Elles en deviennent des institutions, qui excèdent, littéralement, le réel. Elles n'existent dans notre monde que comme des échos puissants d'une « noosphère » [3] plus vaste, qui relierait entre elles toutes les bibliothèques de tous les passionnés de science-fiction depuis que celle-ci a commencé à être publiée, y compris lorsque ces derniers ne sont ni des archivistes ni des collectionneurs, mais de simples amateurs, membres plus ou moins actifs du *fandom*. Et, puisqu'on parle de la noosphère, comment ne pas évoquer ici celle qui, sous une forme associative, et au prix d'une modification orthographique en guise d'étendard (le mot « SF » s'intégrant au néologisme de Teilhard de Chardin), est née en mai 1999, créée par un groupe de webmasters, désireux de « *promouvoir la science-fiction parue en langue française* ». Cette « nooSFère » a donné naissance, à son tour, à une encyclopédie en ligne, régulièrement mise en jour, et ambitionnant de lister toutes les éditions de tous les ouvrages, romans, anthologies, nouvelles, traductions, revues et essais parus en France, en intégrant les prix obtenus et les critiques publiées. L'initiative

n'est pas isolée : c'est également la mission sacrée que se sont donnée Dominique Martel et Ellen Herzfeld en fondant le site « *Quarante-Deux, quelques pages sur la science-fiction* », mis en ligne pour la première fois le 11 février 1995. Ces sites de référence, aussi proches de l'exhaustivité qu'il est humainement possible de l'être, permettent au corpus de la science-fiction d'accéder à l'une des plus belles qualités que partagent les bibliothèques et les utopies qu'elles rassemblent : l'intemporalité fragile.

Notes :

(1). Ma source d'information est ici principalement l'encyclopédie en ligne dédiée à la série, [à l'entrée « Bibliothèque »](#)

(2). Beaucoup d'informations complémentaires se trouvent sur [le site du SWU](#).

(3). Pour reprendre le célèbre concept de Pierre Teilhard de Chardin qui vise « la réalité des œuvres de l'esprit humain soumise à la courbure planétaire », est donc pour Teilhard « l'enveloppe pensante de la terre ». Cf. Gustave Martelet, « Pierre Teilhard de Chardin ou le propre de l'homme dans son rapport au propre de Dieu », in *Études*, vol. 398, no 2, 2003, pp. 195-205.